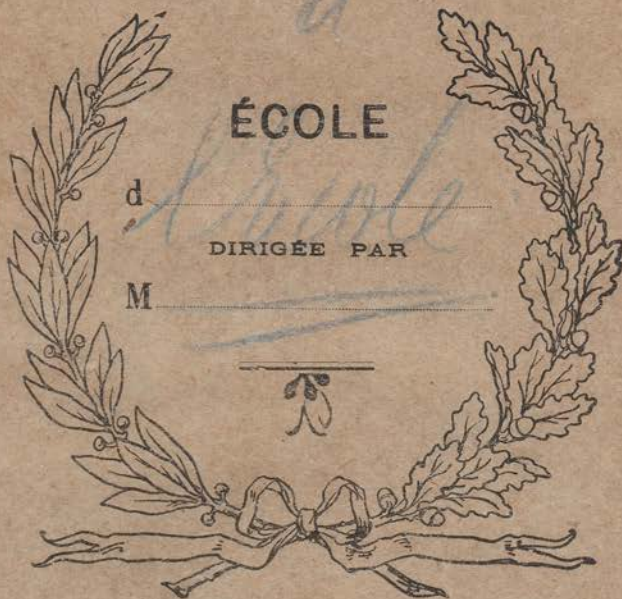


Ville d

Imprimerie

A



CAHIER

Appartenant à

Avis

Les parents sont instamment priés de veiller à ce que leurs enfants arrivent à l'école aux heures précises et de ne leur donner que le temps strictement nécessaire pour s'y rendre, ils exigeront qu'ils rentrent exactement à la maison au sortir de l'école.

Tout élève qui s'est absenté est tenu, en rentrant, de se faire accompagner par ses parents ou de fournir un billet signé par eux.

Une tenue propre et convenable est exigée.

Il est rigoureusement interdit aux élèves de se livrer à tous jeux violents.

1
Ce cahier retrouvé
au milieu de papiers
sans importance contient
les coupures de journaux
de 1925 collées par Frainet

7
clarte 73
avril 1925
VERS L'ÉCOLE DU PROLÉTARIAT.

Les manuels scolaires

On fait leur connaissance à l'école primaire, avec le premier livre de lecture qu'on parcourt avidement dès qu'on le reçoit, dont on regarde attentivement les plus belles gravures, et qu'on lit d'abord avec entrain et bonheur. Mais on se fatigue vite de prendre ce livre à heure fixe, sur le commandement du maître, pour s'arrêter indéfiniment à des pages où il n'y a souvent d'intéressant que les difficultés grammaticales. Et on paie ce bonheur de quelques jours — de posséder un livre neuf, nouveau — par d'arides mois d'étude. Plus tard, les manuels augmentent en nombre et en difficulté. Mais la répartition de l'intérêt est identique. *Le manuel fatigue nécessairement par sa monotonie.*

Mais les manuels sont faits *pour* les enfants, *par* les adultes. Ceux-ci — lorsqu'ils ont encore quelque chose à apprendre — se gardent bien de pâlir sur de tels livres.

Il semble que, par pur égoïsme, nous nous disions tous : « Nous avons bien étudié, nous, pendant des années et des années, le même livre... Ce n'était certes pas amusant... mais quand il le faut... Et encore, de notre temps, on nous faisait beaucoup plus apprendre par cœur !... »

Et nos enfants graviront ce genre de calvaire — et le mot n'est pas trop fort dans nombre de cas — parce que nous l'avons gravi autrefois et que nous croyons l'épreuve nécessaire à la formation de l'homme.

* * *

Il n'est pas possible que cette méthode d'étude par le manuel, monotone malgré que les meilleurs pédagogues en glorifient l'intérêt, coercitive alors que toute la pédagogie évolue vers la libre association, il n'est pas possible que cette méthode soit le dernier mot de la pratique pédagogique.

Les manuels sont un moyen d'abrutissement. Ils servent, basement parfois, les programmes officiels. Quelques-uns les aggravent même, par je ne sais quelle folie de bourrage à outrance. Mais rarement des manuels sont faits pour l'enfant. Ils déclarent faciliter, ordonner le travail du maître ; ils se vantent de suivre pas à pas... les programmes. Mais l'enfant *suivra*, s'il peut. Ce n'est pas de lui qu'on s'est occupé.

C'est pourquoi les manuels préparent la plupart du temps l'asservissement de l'enfant à l'adulte, et plus spécialement à la classe ^{adulte} qui, par les programmes et les crédits, dispose de l'enseignement.

Il y a bien quelques pédagogues ingénus qui se basent au contraire sur les désirs et les besoins de l'enfant pour arriver à une conception moins orthodoxe de l'enseignement. Mais on tolère à peine leurs manuels. En tous cas les maisons d'édition bien pensantes ne daignent pas s'en charger. Et seuls connaissent les grands tirages les manuels les plus pernicieux.

Même les manuels seraient-ils bons, il y aurait tout intérêt à en réduire le plus possible l'emploi. Car le manuel, surtout employé dès l'enfance, contribue à inculquer *l'idolâtrie de l'écriture imprimée*. Le livre est bientôt un monde à part, quelque chose d'un peu divin, dont on hésite toujours à contester les assertions. « C'est dans le livre... » Tandis qu'il serait désirable justement d'enseigner que le livre n'est qu'une pensée imprimée — comme toute pensée sujette à erreur — et qu'on doit pouvoir contredire comme on contredit quelqu'un qui parle.

Les manuels tuent ainsi tout sens critique ; et c'est probablement à eux que nous devons ces générations de demi-illettrés qui croient, mot pour mot, tout ce que contient leur journal.

Et s'il en est ainsi, la guerre aux manuels est vraiment nécessaire.

Mais les manuels asservissent aussi les maîtres. Ils les habituent à distribuer uniformément, et durant des années, la matière incluse, sans se soucier si l'enfant peut se l'assimiler. La néfaste routine s'empare de l'éducateur.

Qu'importent toutes les aspirations enfantines puisque dans ces quelques centaines de pages en texte serré gît tout l'idéal : la matière suffisante pour réussir aux examens !

société

Ça peut être écrit par Elie Frémont

Il faut absolument que les éducateurs se libèrent de cette distribution mécanique pour s'attacher tout particulièrement à l'éducation et à l'élévation de l'enfant.

* * *

Peut-on supprimer, ou du moins réduire considérablement l'emploi du manuel à l'école primaire ?

Comment procède-t-on généralement avec les commençants ? On leur met d'abord un syllabaire dans les mains, où ils voient noir sur blanc, dont, cependant, on illustre aujourd'hui les textes. Au syllabaire font suite les livres du Cours préparatoire, puis ceux des cours élémentaire de première et deuxième année, et ainsi de suite. De sorte que, dès son entrée à l'école, l'enfant commence à lire ce qu'ont écrit — et *dit*, et *pensé* — les autres, *pour lui* ; mais jamais, ou si rarement, il ne lira ce qu'il a dit lui-même, ou ce qu'il *voulait* dire.

C'est là une tare originelle. *On moule déjà l'enfant à la pensée des autres et on tue lentement sa propre pensée.* C'est un asservissement obligatoire à l'adulte. Nous procédons comme M. le Curé qui fait apprendre par cœur demandes et réponses du catéchisme. Et ce n'est pas ainsi que nous pouvons *élever* l'enfant. Nous lui inculquons seulement les pensées des autres. Et quelles pensées ! Pas toujours celles, hélas ! des meilleurs hommes de notre pays.

Certainement, si l'éducation consiste à faire les enfants à notre image — avec nos idées et nos tares — alors les faiseurs de manuels ont raison. Mais si nous voulons *élever* simplement l'enfant, le mettre

dans les meilleures conditions possibles pour que se développent harmonieusement et au maximum toutes ses facultés ; si nous voulons le préparer à remplir sa destinée — destinée qu'il nous est impossible actuellement de prévoir et de délimiter — si, *sans égoïsme*, nous voulons être entièrement au service de l'enfant, nous devons *détroner* les manuels.

C'est possible, et dès aujourd'hui.

* * *

On veut baser tout l'enseignement sur l'intérêt et on a bien raison, car il est le plus grand stimulant, bien plus grand que la nécessité. Mais seule la technique manque, qui nous permettrait de laisser les enfants s'intéresser librement à ce qui les préoccupe le plus.

Des pédagogues comme le Dr Decroly — et M. Dalhem, qui a appliqué la méthode Decroly dans sa classe (1) — ou M. Ferrière (2) ont senti le besoin de donner à l'enfant quelque chose de plus personnel et de plus expressif qu'un manuel même bien fait... Ils lui font tenir un cahier qui est le reflet de ses

intérêts dominants. C'est ce que M. Ferrière appelle le *Cahier de Vie* et ce nom me plaît infiniment. C'est vraiment un livre de vie qui manque à nos élèves.

Et on m'attend ici pour objecter : Mais ce cahier est nécessairement manuscrit, et il nous faut enseigner à nos élèves la lecture des pages imprimées. C'est même en grande partie pour cette raison qu'on abuse des manuels dans les classes primaires.

Cela est certain ; et nous sommes dans un cercle vicieux dont il faudrait cependant sortir.

Car, prétendre trouver dans un manuel une lecture s'adaptant exactement au centre d'intérêt qui préoccupe momentanément l'enfant, c'est impossible. Un nom qui change, une autre allure du récit : c'est aussitôt un monde nouveau qui pourra intéresser l'élève par sa nouveauté même, mais qui ne continuera pas son *Cahier de Vie*.

Mais faisons encore un pas : imprimons ce *Cahier de Vie*. Faisons composer au compositeur par les enfants, le texte composé oralement ou par écrit. Et nous obtiendrons un imprimé qui, même imparfait, sera vraiment vivant, puisqu'il sera le langage des enfants, *imprimé*. Ainsi disparaît le dualisme actuel entre l'enseignement oral et l'enseignement livresque. Leur union est désormais intime. La vie de l'école entre dans la lecture.

Utopique ? Plus du tout. Cette méthode fonctionne depuis six mois dans notre classe, avec un matériel pourtant rudimentaire. Et l'intérêt n'a pas un instant faibli. Il se pourrait que nous détenions enfin un des secrets de l'apprentissage *intéressant* de la lecture et de la *Vie* dans la classe.

Nous exposerons dans un prochain article le détail de cette technique qui, elle aussi, est encore rudimentaire. Car elle bouleverse toute les habitudes scolaires, et il faut en prendre son parti.

La nouveauté n'est d'ailleurs pas si complète

(1) Ad. Ferrière : La pratique de l'Ecole Active. (Fischbacher).

(2) L. Dalhem : Contribution à l'introduction de la méthode Decroly. (Lamertin, Bruxelles).

6

Il ne peut être question de demander à l'enseignement populaire l'adoption d'une méthode quelconque, serait-ce même le *Dalton Plan*. Mais nous voudrions que les pédagogues prissent conscience du danger intellectuel et moral que représente l'emploi à peu près général du manuel.

Ce serait favoriser l'éducation, rendre l'école vivante et capable de former des hommes nouveaux que de mettre enfin nos élèves en mesure de choisir *parmi les résultats de l'expérience des adultes, ce qu'ils se sentent capables de s'assimiler d'abord, ce qu'ils croiront juste, vrai et bon ensuite.*

Il faut libérer le plus possible l'enfant de l'emprise de l'adulte. Réduire l'emploi du manuel selon les moyens pratiques que nous venons seulement d'indiquer sera faire un large pas vers cette libération.

C. FREINET.



(Dessin scolaire d'enfant)

Vers l'Ecole du Prolétariat

Contre un enseignement livresque

L'imprimerie à l'école.

Pour répondre aux questions de plusieurs de nos lecteurs, nous avons demandé à notre camarade Freinet de nous raconter comment il applique lui-même dans sa classe sa nouvelle méthode d'Imprimerie à l'Ecole. Nous signalons tout spécialement à nos camarades instituteurs cette intéressante innovation et les prions de nous faire part à ce sujet de leurs critiques ou de leurs suggestions.

Baser tout notre enseignement sur les besoins et l'intérêt de l'enfant — et non sur nos croyances ou nos désirs, à nous, adultes — est certainement le rêve des meilleurs pédagogues contemporains (1).

Mais les nécessités d'un enseignement populaire, dans des classes nombreuses, le permettent-elles?

Un bon maître peut organiser la succession des leçons et des devoirs de façon à s'appuyer constamment sur l'intérêt dominant et les besoins spontanés de sa classe. Mais sur quels textes imprimés fera-t-il l'apprentissage de la lecture qui demande pourtant un effort incessant? Comment choisira-t-il les livres?

Il prendra un de ces récents manuels où les diverses leçons sont soigneusement réparties selon un ingénieux système de *centres d'intérêt* (2). Et ce classement, du moins quand on ne considère que les intérêts dominants que le Dr Decroly a excellemment définis est nettement un progrès.

Mais qui donc cataloguera, qui aura la prétention d'immobiliser dans un livre une vie aussi mobile, et aussi diverse selon les régions que celle de nos petits écoliers?

On installe aujourd'hui le poêle dans la classe ; et tout le jour les élèves ont devant les yeux ce meuble nouveau qui s'ajoute ainsi aux choses familières. Ils s'intéressent au feu, à la flamme, à la fumée. Ils veulent s'approcher, sentir la chaleur. Il faut nécessairement parler du poêle et du chauffage.

Mais votre système de centres d'intérêt n'a pas prévu cette leçon pour ce jour-là ! Laissez-vous

passer une occasion unique d'enseigner sur ce sujet quelque chose qui se grave dans l'esprit de l'enfant, parce qu'attendue et désirée.

Une chauve-souris est tombée dans la cour. Il n'y a pas à hésiter : Il faut en parler, d'abord parce que c'est une excellente occasion, mais aussi parce que vous entraîneriez bien difficilement les enfants fascinés à un autre travail — qui serait d'ailleurs fait sans entrain ni plaisir.

Il a fait un violent orage cette nuit. Les enfants ont entendu le tonnerre gronder ; ils se sont cachés la tête sous le drap pour essayer de ne plus voir l'éclair. Ils en sont encore tout émus en arrivant en classe. Canalisons, exploitons cette émotion ; et voilà une leçon qui se termine par une lecture du plus haut intérêt.

Si c'est un livre ou une répartition impeccable qui donnent le ton à la classe, qui lui indiquent le matin quel sera l'intérêt de la journée, nous perdons le bénéfice de l'intérêt véritable. A quelques rares exceptions près, nous serons amenés à susciter à l'école un intérêt *spécifiquement scolaire*, en rapports

(1) Voir notamment : Ad. Ferrière : *L'Ecole active*, T. I et II, et *La Pratique de l'Ecole active* (Edit. Forum).
Decroly et Boon : *Vers l'Ecole rénovée* (F. Nathan).

(2) Le système des *Centres d'intérêt* consiste à faire pivoter toutes les disciplines de l'école — et cela durant un jour ou une semaine ou un mois, — autour d'un *Centre d'intérêt*.

Le Dr Decroly distingue notamment : a) la connaissance par l'enfant de sa propre personnalité ; b) la connaissance des conditions du milieu dans lequel il vit.

C'est en partant de ces deux domaines fondamentaux de connaissances qu'il a établi un système d'idées associées.

9
factices avec la *vie*. La *vie* de l'école se juxtaposera une fois de plus à la *vie* de l'élève. Mais l'école ne sera pas, comme nous le voudrions, une manifestation plus riche et plus intense de la *vie*.

La Vie :

Quittons donc le manuel et *laissons vivre* nos élèves. Ils arrivent, ce lundi matin, l'esprit et les yeux tout pleins encore de l'orage qui, hier, a, en quelques instants, blanchi la campagne de petits grêlons. Allons-nous parler de la *vie* des plantes comme nous en avons l'intention? Laissons dire, demandons une précision, là, donnons-la ailleurs, tâchons de pousser plus avant l'observation enfantine nécessairement superficielle et composons :

« *La grêle.* — Les giboulées de mars ont commencé. Hier, à trois heures, il est tombé beaucoup de grêle. Les grêlons, gros comme de petites billes, tombaient droit et tambourinaient sur les tuiles et sur les vitres. En quelques instants, la campagne était toute blanche. Nous étions contents et nous faisons des pelotes mais nos parents se disaient : notre pauvre campagne ! »

On lit avec *enthousiasme* — et un enthousiasme que je n'ai jamais vu en défaut — ce texte *vivant*. Trois ou quatre élèves le composent ; c'est l'affaire de quinze à vingt minutes. Et même ceux qui ne lisent qu'en syllabant composent assez rapidement. Durant ce travail, pour lequel le maître n'a nullement à intervenir, les autres élèves continuent leur besogne : lecture individuelle, copie ou exercice se rapportant au sujet d'étude, devoirs de calculs, selon des méthodes plus individualisées et tendant à l'autoéducation.

La composition terminée, on imprime. Avec une presse à main pourtant rudimentaire, 100 imprimés sortent en cinq ou dix minutes : Un exemplaire que chacun collera à son *livre de vie* ; quelques exemplaires supplémentaires pour les absents. Et parfois, le soir, un petit dévoué porte les leçons du jour à son camarade malade qui se tient ainsi au courant de la *vie de sa classe*. Trente-cinq imprimés sont destinés à nos camarades de l'école de J... ; quarante à ceux de l'école de F... Et tantôt un grand expédiera à leurs adresses ces *fragments de vie*.

Il est vrai qu'à dix heures aussi, le facteur apportera, apportant deux envois des écoles de J... et de F... Et vous pouvez juger de l'entrain avec lequel nos élèves vont dévorer ces autres fragments de camarades qui habitent bien loin, dans des régions dont ils ne peuvent pas encore se figurer la place, mais dont ils apprennent ainsi la principale *vie* qui les intéresse : celle des autres enfants.

10
Quelle richesse de lectures ! ne croyez-vous pas ? Et non plus des lectures d'un intérêt factice, rapporté. C'est la vie elle-même qui enseigne nos petits écoliers (3).

Mais, première objection.

Les élèves ne perdent-ils pas ainsi un temps bien précieux ?

C'est une objection de poids.

Et admettons même que les cinq ou six élèves qui, à tour de rôle, composent le texte, perdent ainsi quinze à vingt minutes. Peut-on, pour cela, condamner impitoyablement une technique qui rend à ce point une classe vivante ? Si vous voyiez, vous tous qui connaissez l'ennui, l'invincible ennui de l'enfant qui ouvre son livre « à la page suivante », si vous

voyez vingt-cinq élèves frémissements devant le papier qui va sortir imprimé : A-t-on encre régulièrement ? N'y a-t-il aucune faute ? Et les moins avancés s'acharnent sur leur imprimé pour s'assurer que toutes les lettres sont bien à leur place. Puis tous lisent avec *avidité*, car il s'agit de bien lire, comme on veut bien parler.

Tous les devoirs ayant ce texte pour base sont accueillis avec la même joie parce que nous sommes en présence d'un *centre d'intérêt véritable*.

Et cet intérêt, cette vie, les élèves la paieraient trop cher en leur sacrifiant quinze à vingt minutes tous les deux ou trois jours ! Ah ! si toutes les minutes perdues étaient aussi fécondes !

Ce n'est pas seulement l'égoïste vie d'une école qui ressuscite ainsi. Car l'imprimerie permet à deux, trois classes éloignées de correspondre à peu de frais, de s'interpénétrer, de joindre leurs vie pour élargir et approfondir le cercle restreint de chacune. Et c'est là, à mon sens, une source éducative du plus grand avenir.

(3) Pour se rendre compte de la valeur immense de cet intérêt, nous croyons utile de reproduire cette appréciation du Dr Decroly sur une des causes essentielles de la faillite de l'école :

« Actuellement, d'après les évaluations les plus optimistes, 15 % à peine des enfants profitent de l'enseignement primaire. Des 85 % restants, une bonne partie, non seulement ne tire qu'un avantage restreint du passage à l'école au point de vue acquisitions dites indispensables, mais subit même à certains égards un préjudice plus ou moins considérable représenté surtout par des habitudes de distraction, de désintéressement pour l'activité intellectuelle, de dégoût pour l'étude, souvent de paresse, et, ce qui est plus grave encore, d'aversion pour le travail en général... (Vers l'Ecole rénovée, par Decroly et Boon.)

11

Mais, je soutiens, de plus, que l'enfant qui compose au compositeur est loin de perdre son temps. Alors qu'il faut des prodiges de contrainte et de diplomatie pour obtenir d'un élève qu'il regarde un texte durant quelques instants, voilà nos petits imprimeurs qui ont les yeux fixés sur leur modèle pendant quinze à vingt minutes. Et quelle attention ! Car ce n'est pas là un vulgaire exercice de copie dont on corrige facilement les fautes, même nombreuses. Il faut une copie parfaite. Les accents même, la ponctuation, quelle importance n'acquerront-ils pas ? Il est impossible aussi que ce travail mécanique, qui consiste à placer les caractères les uns à côté des autres en séparant les mots par des blancs, n'aide pas à l'apprentissage de la lecture et de l'orthographe.

Ainsi : attention longuement fixée sur un texte ; nécessité d'un travail parfaitement fini ; apprentissage mécanique de l'orthographe, tels sont, à mon avis, les avantages *directs*, pour l'enfant compositeur, de l'emploi de l'imprimerie.

Le temps m'a manqué, jusqu'à présent, pour essayer de *mesurer* ce profit. Mais ce que je sais certainement, c'est que, durant six mois pendant lesquels l'intérêt n'a pas un instant faibli, la lecture, l'orthographe et la composition sont en progrès marqués. Et surtout — preuve pour moi que ce travail d'imprimerie n'est pas seulement un jeu — *aucun élève n'a jamais demandé à ne pas imprimer*, malgré les difficultés relatives de cette pratique.

Deuxième objection.

Ce procédé n'est-il pas trop coûteux ?

Il est au contraire singulièrement économique. Avec 100 ou 150 francs, un constructeur dévoué pourrait nous procurer une petite imprimerie complète, permettant le tirage des textes de douze à quinze lignes, ce qui est une bonne normale. Les mairies pourraient acheter ces imprimeries comme elles nous procurent — parfois !... — des cartes, des livres ou autre matériel d'enseignement. Ou bien les coopératives scolaires arriveraient assez vite à faire cette dépense initiale.

Ce matériel une fois acheté, *quelques dizaines de francs* suffiraient chaque année pour : assurer la refonte des caractères usés, renouveler ou améliorer une partie du matériel, acheter de l'encre bleue, noire, rouge, décorer avec de jolies vignettes. Car, sans être professionnel, n'importe quel maître, et les enfants eux-mêmes, arriveront bien vite à obtenir de leur imprimerie des combinaisons nouvelles inespérées.

u

Seule la dépense initiale est un peu élevée ; mais elle permet ensuite une réelle économie puisque avec cinq francs de papier et trois francs d'encre nous ferons des milliers d'imprimés. Et nous pourrions alors acheter les livres de bibliothèque dont nous avons reconnu la nécessité.

Troisième objection.

Méthode possible seulement dans les écoles peu nombreuses, dira-t-on encore.

Telle que nous venons de l'exposer, elle est singulièrement souple, s'adaptant aussi bien aux classes chargées des villes qu'à celles à plusieurs divisions de nos villages.

Mais elle demande certainement une *vie nouvelle* de la classe, toute basée sur la coopération entre les élèves d'une part, et aussi entre maîtres et élèves. C'est la condamnation de la routine qui fera place à un incessant intérêt. Cette technique renouvelée est toute à découvrir. Mais ce sera le triomphe de l'école active et sur mesure dont la réalisation dans les classes primaires a semblé si longtemps utopique.

Mais cette *vie*, pourra-t-on encore objecter, est-elle susceptible de donner à l'enfant les connaissances qu'on attend de l'école ? Et si la vie — la vie totale, s'entend, et non la vie limitée et fermée de l'école actuelle — si la vie ne peut pas donner l'éducation et l'instruction, par quels procédés sophistiqués peut-on raisonnablement les obtenir ?

Un fait m'a frappé d'ailleurs. Lorsque je parcours la série des titres de 200 pages de notre *livre de vie* (deux premiers trimestres), je constate que la répartition des sujets est à peu près celle que préconisent les partisans des centres d'intérêt. Voici l'automne avec les fruits, les champignons, le vent — les conscris aussi. — Puis l'hiver avec l'étude des divers moyens de se garantir du froid. Le printemps, si riche d'impressions avec les fortes pluies, la grêle, les éboulements — mais les premières fleurs, les batailles de fleurs — les cirques richement décorés ; avec aussi son cortège de gripes qui, périodiquement, hélas ! vident presque nos classes.

Et je constate avec satisfaction et humilité que ces répartitions selon l'intérêt dominant des enfants, répartitions qui n'ont rien moins demandé que le génie d'un Dr Decroly, cette répartition s'est faite tout naturellement dans ma classe vivante, où je n'ai imposé aucun sujet, me contentant d'écouter, de diriger la conversation, de synthétiser et de mettre en ordre, et en français, les idées de mes élèves.

M

Je ne dirai pas prétentieusement que, par cette technique de l'imprimerie, j'ai rejoint le D^r Decroly. C'est lui qui, par un long détour, a ramené la science pédagogique à son point de départ : le *bon sens et la vie*. Mais ces systèmes que nous allons comme à plaisir chercher si loin, ils sont là, dans les yeux vifs et dans les petites têtes de nos enfants.

Mais seule l'imprimerie a rendu possible la réalisation de cette *vie*. Et je voudrais bien que ceux qui liront ces lignes parviennent à vivre un jour, intensément, comme je vis depuis six mois dans ma classe renouvelée.

C. FREINET.

N.-B. — Je me ferai un plaisir de répondre plus longuement et de donner tous les renseignements utiles à ceux qui voudront bien m'en faire la demande.



(Dessin de Serge)



CHACUN SA PIERRE

Une expérience d'adaptation de notre enseignement : L'imprimerie à l'école

Rendre l'école vivante, et, pour cela, faire pénétrer dans la classe aride la vie extérieure de la famille, de la rue, de la campagne ; intéresser ainsi l'enfant *profondément*, et non d'une façon factice et passagère ; rendre de ce fait la classe active et intéressante pour le maître lui-même, c'est là le grand problème de l'éducation.

Si ce problème était résolu, toutes les autres questions d'enseignement ou de discipline trouveraient vite aussi leur solution.

On a cru faire beaucoup en ce sens en éditant de beaux livres mieux adaptés aux besoins et aux intérêts des enfants. Mais, hélas ! tous ces manuels deviennent vite des tyrans ennuyeux, qui ne sont, dans nos classes, qu'un moindre mal.

Les promenades scolaires sont autrement précieuses pour une meilleure adaptation de notre enseignement. On peut y faire d'excellentes leçons de sciences, de langage, de calcul, d'histoire et de géographie. Mais comment, au cours élémentaire et au cours préparatoire, les faire servir à l'un des enseignements les plus pressants : celui de la *lecture* ? C'est en pensant à tout le bénéfice qu'on pourrait retirer de lectures se rapportant aux choses qui nous auraient intéressés que j'imaginai d'en faire imprimer le texte.

Car, comment préparer à l'avance des leçons qui répondent vraiment aux désirs et aux besoins des enfants ? Les textes les meilleurs ne seront jamais que fort médiocrement adaptés. Et quel progrès, quel renouveau d'activité et d'intérêt si nous pouvions imprimer nous-mêmes ce que nous aurions composé !

Dès octobre dernier, j'ai réalisé cette utopie. J'ai fait l'acquisition d'une petite presse à imprimer à la main, imprimant avec des caractères d'imprimerie ordinaires. Les élèves composent eux-mêmes les lignes dans des composteurs particuliers, en prenant les caractères dans la boîte de classement. On assemble et on imprime.

Et parce que j'ai deviné tous les services que pouvait rendre cette méthode, nous avons, depuis octobre, imprimé régulièrement deux textes par jour, d'une longueur variant entre quatre et huit lignes.

Nous composons le texte en commun, mais sans en imposer le sujet. *Condition essentielle pour que les élèves intéressés parlent et fassent effort.* On s'occupe naturellement de ce qui passionne le plus la classe : la fête patronale, un accident, un jeu original, une observation particulière. On choisit ce qui mérite d'être imprimé, et voilà notre lecture prête. Ou bien nous copions simplement une bonne rédaction d'élève, ou encore un morceau choisi de récitation.

Quatre ou cinq élèves à tour de rôle composent ce texte. Ils y travaillent 15, 20 ou même 25 minutes suivant la longueur. Mais ce sont des minutes durant lesquelles les petits imprimeurs ont nécessairement les yeux constamment fixés sur le modèle, où ils s'initient, *mécaniquement*, à l'orthographe des mots, à leur séparation, à la ponctuation. Ils s'habituent aussi à faire un travail parfait, sans une faute, car toute faute nécessite correction.

Pendant ce temps, les autres élèves copient la lecture, ou font un travail s'y rapportant.

Le texte composé, nous réunissons les composteurs et nous imprimons rapidement. Chaque élève détache de son *livre de vie*, sorte de carnet à souches, un feuillet qu'il vient faire imprimer, et qu'il recollera ensuite sur son livre. Nous imprimons aussi 70 feuillets supplémentaires : quelques-uns pour les absents, qui suivront ainsi la vie de leur classe ; les autres que nous expédions le soir aux écoles de J... et de F.... Car nous organisons l'échange de nos livres de vie, feuillet par feuillet. Et les élèves de J... et F... nous envoient chaque jour aussi leurs imprimés qui suscitent dans la classe un intérêt soutenu et original.

Grâce à notre imprimerie, chaque élève a maintenant son *imprimé*. Il le scrute d'abord pour en découvrir les défauts possibles : des lettres à l'envers, une virgule au lieu d'un accent, deux mots insuffisamment séparés, etc... Et ces remarques ont déjà leur profit.

Puis on lit avec *plaisir* ce texte qui est vivant de la meilleure vie : celle des enfants ; ce

texte qui n'est pas une chose tout particulièrement scolaire, mais qui est en quelque sorte l'émanation, l'âme de la classe.

Tous les devoirs basés sur ce texte sont faits avec le même intérêt et la même application. On saisit sur le « vif » la raison des changements de temps : on se familiarise avec les verbes, leurs sujets, leurs compléments, etc... Les devoirs eux-mêmes perdent tout ce qu'ils avaient autrefois de faux et de convenu. *Le travail scolaire devient du travail vivant.*

Bien mieux, dans nos classes à plusieurs cours, les plus jeunes s'intéressent également à ces imprimés qui sont l'expression aussi de leur vie journalière. Et sitôt qu'ils savent syllaber ils demandent à lire l'imprimé, et bien vite ensuite à composer à leur tour — apprentissage qui est beaucoup plus rapide qu'on ne croit.

Tout cela n'est ni littérature ni exposé théorique. Je ne me serais jamais aventuré à parler ainsi d'une pratique que je n'aurais pas expérimentée, ou dont l'usage m'aurait révélé les trop graves défauts. Mais il faut bien que je dise que les résultats d'une année d'expérience ont, de beaucoup, dépassé mes espérances.

Les élèves composeraient-ils volontiers plusieurs fois par semaine ; et ne se lasseraient-ils pas de ce travail relativement délicat ? Or, non seulement aucun d'eux n'a jamais demandé à ne pas imprimer, mais ils réclament ce travail comme une faveur.

Ils se lassent même des jeux ; mais ils ne se sont pas lassés de l'imprimerie car composer est plus qu'un jeu ; c'est un travail.

Je me disais aussi, et on me disait surtout : Mais vous allez perdre trop de temps ! Je suis maintenant rassuré.

D'abord, surtout si la classe est un peu nombreuse, chaque élève ne consacre à la composition qu'une moyenne de 10 à 15 minutes par jour. Et nous avons vu que nous ne considérons pas ces minutes comme du temps perdu (les progrès obtenus en composition et en orthographe notamment nous en sont de sûrs garants).

Et si même les élèves perdaient entièrement ces dix ou quinze minutes consacrées à la composition, aurait-on le droit de condamner aussitôt la pratique de l'imprimerie, si cette perte de temps doit susciter dans la classe un intérêt et une activité inappréciables, si elle est la « rançon » de la vie de notre école ?

(A suivre).

FREINET.

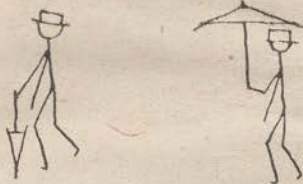
LE DESSIN POUR LES TOUT PETITS

5. Silhouettes

Ici se placent toutes les études de mouvements n'exigeant pas la souplesse du buste (dernières positions ne se plaçant qu'après l'étude des courbes). Pour le « dessin » de ces silhouettes à l'aide de bâtonnets ou de pailles, la tête est représentée par une balle ou un cercle de carton. Sur le cahier la tête est représentée par un cercle de papier collant.

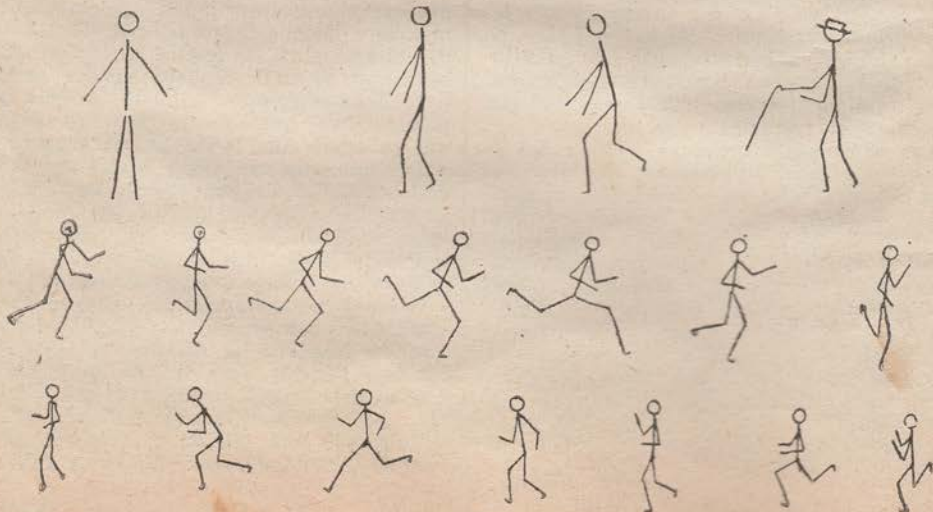
Jean est debout. Il marche. Il court. Il se promène. Il va pleuvoir. Il pleut.

Quelques études de mouvement dans la silhouette : la course.



A remarquer qu'il y a presque toujours moins de hardiesse dans le mouvement des filles que dans celui des garçons.

M. DEVERNAT.





CHACUN SA PIERRE

Une expérience d'adaptation de notre enseignement :

L'imprimerie à l'école

(SUITE)

Mais, me dira-t-on encore, l'imprimerie n'est-elle pas trop coûteuse pour les petites classes de nos pauvres villages ? A cela je réponds que l'imprimerie repré-entera au contraire une économie sur l'emploi des divers manuels. La dépense initiale seule est assez forte (environ 150 francs). Mais les mairies même les plus pauvres ne pourraient-elles faire l'achat de ce « matériel d'enseignement » ? Ou bien faites cotiser les élèves, faites effectuer l'achat par la coopérative scolaire. Vos élèves ne le regretteront sûrement pas.

Et cette dépense une fois faite, quelques dizaines de francs par an suffiront pour remplacer les caractères usés ou manquants, acheter l'encre (noire, bleue, rouge, verte), ou de jolies vignettes qui encadreront galement nos imprimés, et se procurer le papier qui est relativement très bon marché. On épargnera au moins un livre de lecture à trois francs, soit soixante à quatre-vingt francs pour une classe, somme largement suffisante pour les dépenses annuelles régulières.

Mais c'est une méthode bonne à peine pour les classes très peu nombreuses, objecte-t-on avec dédain.

Au contraire ! Elle est précieuse d'abord pour les classes à plusieurs cours comme celle où je l'ai expérimentée, ou dans les écoles à maître unique des petits villages. L'imprimerie permet d'établir entre grands et petits un lien matériel et moral. Les grands coopéreront d'ailleurs à leur façon — encore à déterminer — à l'œuvre de vie scolaire.

Elle est possible aussi dans les classes nombreuses, mais plus homogènes, des villes. Car, pendant que quatre ou cinq élèves composeront en silence, le maître pourra s'occuper librement des autres élèves. Il y aurait même, dans les villes, d'autres combinaisons bien plus utiles : par exemple, une seule machine à imprimer pour l'école, mais un peu plus

perfectionnée, et qui serait utilisée également par les classes supérieures, selon les méthodes nouvelles d'activité si chaudement recommandées, même par les programmes officiels.

Et comment encore, satisferons-nous à ces programmes si nous ne parlons ainsi, chaque jour, de ce qui intéresse les enfants ? J'en ai fait l'expérience librement, et j'en suis tout simplement émerveillé.

Quand je parcours les 300 pages de notre *Livre de Vie*, je constate humblement que nous y avons passé en revue tout ce qu'on trouve dans les livres les mieux faits. La voilà, la répartition par centres d'intérêt. Et il n'y manque pas même les leçons d'histoire, de géographie ou d'arithmétique que les élèves ont réclamées.

Laissons donc nos enfants vivre et travailler en paix. Monsieur l'Inspecteur sera satisfait.

..

Oh ! je ne m'illusionne nullement ! Je sais que l'achat, l'initiation à l'imprimerie et son emploi constant demandent au maître un effort intelligent et actif qui est juste à l'opposé de la routine, ce grand fléau de l'éducation. Il faut certes une discipline nouvelle faisant plus franchement confiance à l'enfant, et des habitudes aussi de travail collectif, qui n'excluent cependant pas l'individualisation de l'enseignement.

Et encore, ne nous exagérons pas les difficultés. On prend bien vite l'habitude de ce travail nouveau, mais habitude qui proscrit toute routine. Je vous assure qu'après l'effort du début d'année, ma classe me paraît bien moins fatigante avec mon imprimerie, et combien plus intéressante !

Mais l'imprimerie ne peut pas être un but. Elle n'est qu'un moyen de rendre nos pauvres écoles actives et vivantes, un moyen aussi d'intéresser le maître à sa classe, condition première du succès de notre enseignement.

Il ne s'agit pas de détruire tous les livres pour les refaire ensuite en classe, — encore que ce ne serait peut-être pas mauvais — mais l'imprimerie peut très bien détrôner les funestes et routiniers manuels. Il nous suffira d'adjoindre à notre imprimerie une bibliothèque adaptée où les élèves butineront à

leur aise pour faire ensuite leur miel.

C'est ce travail de bibliothèque que j'exposerais dans un prochain article.

C. FREINET.

Je fais appel aux nombreux camarades de la Fé-

dération qui s'intéressent passionnément à l'Ecole. Je leur donnerai avec plaisir tous les renseignements supplémentaires, espérant qu'ils voudront bien se joindre à moi pour mettre sur pied cette initiative qui contient en germes pas mal de progrès.

FRANÇAIS

(en concordance avec le programme de sciences)

COURS ÉLÉMENTAIRE

8^e SEMAINE

Centre d'intérêt : Les habitants de l'air.

Grammaire : Le sujet du verbe (3 pers. plur.).

Conjugaison : V. copier. Ind. prés.

I. Observation

1. Observer le vol d'un oiseau, un épervier de préférence.

a) *Le vol.* — Aisance de l'épervier dans l'air : il plane, il vire, il se déplace, sa chute rapide.

b) *Le but du vol.* — Pourquoi vole-t-il ainsi ? Tous les oiseaux volent-ils pareillement ? Ses ailes sont-elles fortes ? Tombe-t-il vite ? Pourquoi si vite ? Son œil est-il perçant ?

c) *Comparaison rapide avec un monoplane (image).* — Petitesse relative du corps par rapport aux ailes. Différence : ailes rigides de l'avion, ailes mobiles de l'oiseau.

[Les hommes ont peut-être pris l'épervier comme modèle quand ils ont voulu construire leurs avions]

2. *Vocabulaire.* — Mots relevés au cours de l'observation.

II. Causerie

a) Qu'est-ce qu'un habitant de l'air ? Limiter à tout ce qui se déplace en l'air, tout ce qui vole.

b) Qui connaît un habitant de l'air ? L'épervier est-il le seul ? D'autres exemples. Classification : oiseaux, insectes, la chauve souris.

c) Pourquoi tous ces animaux ont-ils des ailes ? [Le besoin de nourriture a créé le besoin de se déplacer].

d) Chasseurs et chassés.

Vocabulaire. — Mots relevés au cours de la causerie.

III. Textes

1. Les sauterelles

... Mais où étaient-elles donc ces terribles bêtes ? Dans le ciel vibrant de chaleur je ne voyais rien qu'un nuage venant à l'horizon cuivré, compact comme un nuage de grêle, avec le bruit d'un vent d'orage dans les mille rameaux d'une forêt. C'étaient les sauterelles. Soutenues entre elles par leurs ailes sèches étendues, elles volaient en masse, et malgré nos cris, nos efforts, le nuage s'avancait toujours, projetant dans la plaine une ombre immense... Comme les premiers grains d'une giboulée, quelques unes se détachèrent, distinctes, roussâtres, ensuite toute la nuée creva et cette grêle d'insectes tomba drue et bruyante.

A perte de vue, les champs étaient couverts de criquets, de criquets énormes, gros comme le doigt.

A. DAUDET.

(Lettres de mon moulin. Fasquelle, édit.).

2. Le hannelon

Un bourgeon tardif s'ouvre et s'envole du marronnier. Plus lourd que l'air, à peine dirigeable, têtue et ronchonnant, il arrive tout de même au but avec ses ailes en chocolat.

J. RENARD.

(Histoires naturelles. A. Fayard, édit.).

3. L'épervier

Il décrit d'abord des ronds sur le village.

Il n'était qu'une mouche, un grain de suie.

Il grossit à mesure que son vol se resserre.

Parfois il demeure immobile...

L'épervier hésite et plane à la même hauteur.

... On le croirait pendu au ciel par un fil. Brusquement le fil casse, l'épervier tombe sa victime choisie. C'est l'heure d'un drame ici bas. Mais, à la surprise générale, il s'arrête avant de toucher terre, comme s'il manquait de poids, et il remonte d'un coup d'aile.

J. RENARD.

(Histoires naturelles. A. Fayard, édit.).

1. *Grammaire.* — Jean viens ici, dis ce que tu fais... Je marche. — Charles... je marche. — Louis... Je marche. — Ensemble. Nous marchons.

André dis à tes camarades ce qu'ils font... Vous marchez ; dis moi ce qu'ils font... Ils marchent.

Plusieurs je se nomment nous. — Plusieurs tu se nomment vous. Plusieurs il se nomment ils.

Je, tu, il, sont seuls. Singulier, 1^{re}, 2^e, 3^e pers. sing. Nous, vous, ils sont plusieurs. — Pluriel, 1^{re}, 2^e, 3^e pers. pluriel.

2. *Conjugaison.* — Indicatif. Présent. Verbe. Copier. Conjugaison orale — écrite. — Terminaisons épelées, soulignées.

3. *Orthographe.* — Texte 3. Partie encadrée.

a) *Attention !* épervier — ciel — hésite — hauteur — heure — brusquement — pendu — s'arrête — poids — coup.

b) *Dictée.*

4. *Rédaction.* — Le vol de l'épervier... ou tout autre oiseau observé.

IV. Récitation

1. Le busard

Comme c'est un rapace et qu'il ressemble à l'aigle, Bien qu'il se borne à reléquer, dans nos enclos, Les poules et les coqs piquant avoine ou seigle On s'acharne à tuer ce mangeur de mulots.

On livre son cadavre à quelque bande espiègle De pâtres montagnards aux sonores « esclots ; » (1) Et ceux-ci, la tignasse au vent, gais et falots, Le vont passer de porte en porte. — C'est la règle ;

— Voyez le « rapinel » (2) la terreur du canton ! Clament-ils ; et cela leur vaut un vogaton.

(1) Esclots : Sabots.

(2) Rapinel : oiseau de proie.

N° 36-(28-26) CHACUN SA PIERRE

L'IMPRIMERIE À L'ÉCOLE

Il y a entre l'écriture (composition, calligraphie, imprimerie) et la lecture des caractères imprimés une connexion qu'on a longtemps ignorée. Aujourd'hui encore, si, dans les meilleures de nos écoles, on adapte parfois au milieu ou à l'esprit moyen de la classe les devoirs manuscrits ou les leçons copiées au tableau, il n'en reste pas moins qu'on est dans l'impossibilité d'enseigner à l'enfant la lecture de textes imprimés ailleurs que dans un « Livre de Lecture ».

Nous ne referons pas ici la critique détaillée des manuels (1). Tous les éducateurs sentent bien que l'emploi d'un manuel en classe, à n'importe quel degré, est un asservissement — et un asservissement non seulement du maître, mais aussi — ce qui est autrement grave — des élèves qui y sont contraints.

Les méthodes nouvelles cherchent toutes à soustraire l'école à cette tutelle. Le *Plan Dalton* notamment, qui se répand rapidement en Amérique, en Angleterre, et surtout en Russie, consacre la disparition du manuel comme livre d'étude et son remplacement par les livres de bibliothèque librement consultés.

Mais comment appliquer le *Dalton Plan* avec de tout jeunes enfants qui connaissent à peine les lettres de l'alphabet ? Il faut bien, dira-t-on, donner à ceux-là un « Livre de lecture » bien compris sur lequel l'enfant apprendra cette chose si nouvelle pour lui : la lecture de la pensée imprimée.

Oui, je sais : ces livres de lecture sont aujourd'hui conçus selon des centres d'intérêt ; leurs auteurs ont tenu compte des besoins dominants des enfants. Pourtant, ces livres, même les mieux faits, restent des tyrans qu'il faut imposer aux élèves, à heure fixe, de sept à dix heures par semaine. Les élèves se lassent vite de ces lectures dont l'attrait est trop souvent superficiel. Alors, naturellement, il faut les contraindre à la lecture, les punir ou les récompenser.

Mais où sont alors nos beaux principes de pédagogie nouvelle ?

* *

Le tout premier apprentissage de la lecture est bien plus ingrat encore, du moins dans nos pauvres écoles publiques. On y dispose de quelques tableaux de lecture qui accompagnent l'abécédaire. Et les enfants lisent — en baillant ou regardant du coin de l'œil les trop rares gravures — des mots qu'ils n'emploieront peut-être jamais, puis des phrases rebûs déconcertantes.

Il y a bien les méthodes nouvelles de lecture globale, mais elles nécessitent un matériel qu'on peut rarement se procurer dans nos écoles ; elles demandent au maître une attention délicate qui n'est pas toujours possible dans les classes nombreuses ou hétérogènes.

L'apprentissage de la lecture serait relativement facile s'il n'y avait qu'un genre d'écriture : l'écriture manuscrite. Car l'enfant éprouve de bonne heure le besoin de parler, pour extérioriser d'abord ses premières sensations, pour communiquer ensuite avec ceux qui l'entourent ; il sent également, bien avant son arrivée à l'école, le besoin de s'extérioriser en dessinant, puis en écrivant. Le besoin lui vient également de bonne heure de communiquer par l'écriture sa pensée à son maître, à ses parents, à ses camarades ; et ceux-ci sont toujours intéressés par la pensée de l'un des leurs.

Nos plus modestes instituteurs savent mettre à profit ces dispositions en faisant parler les élèves, en écrivant en bon français au tableau ce qui les intéresse pour le leur faire lire et copier. Malheureusement, cela n'apprend que la lecture des manuscrits. Il est alors nécessaire de passer sans transition à un autre genre d'exercice, qui n'a plus qu'accidentellement pour base l'activité et les besoins enfantins — et, comme tel, est naturellement séparé du travail adapté antérieur : la lecture, dans des manuels, des textes imprimés.

Les signes que l'éducateur trace au tableau noir et que les élèves reproduisent gauchement sur leur cahier ou leur ardoise leur sont familiers. Le livre est quelque chose de nouveau en même temps qu'impressionnant par son aspect d'ingéniosité mystérieuse, et son origine inconcevable dans le temps et dans l'espace. Les élèves sont dérouter, dépayés. Dès lors, il n'y a plus l'unité que créerait l'élévation graduelle de langage à l'écriture et à la lecture, cette unité qui existe pourtant dans l'éducation familiale qui fait monter l'enfant lentement, mais sans arrêt, du premier balbutiement au langage correct.

C'est pourquoi on peut affirmer que l'introduction du manuel à l'école est un élément dissociant pour la vie de la classe.

Mais que les élèves puissent imprimer sur-le-champ leur pensée manuscrite, et il y aura alors, entre le langage et la lecture des caractères imprimés, la même liaison naturelle, et nécessaire, qu'entre le langage et la pensée manuscrite. La lecture des imprimés ne sera plus, pour l'enfant, une technique nouvelle et mystérieuse ; la pensée imprimée ne sera plus une pensée absolument extérieure à la vie et à la pensée de l'enfant, une pensée nouvelle qui glisse trop souvent sur l'âme enfantine sans la pénétrer intimement ; le livre et le journal, enfin, ne seront plus des demi-dieux automatiquement porteurs de vérité, mais bien des pensées d'enfants, ou d'hommes, manuscrites, puis imprimées — et pensées sujettes à critiques et discussions.

Grâce à l'emploi constant de l'imprimerie à l'école, l'apprentissage de la lecture des caractères imprimés n'est plus une peine ; il n'a même plus besoin d'être un jeu. Il devient la satisfaction naturelle d'un désir de l'enfant. Les avantages devraient en être incalculables.

Nous verrons, dans les prochains articles jusqu'à tel point cette théorie est confirmée, par la réalité pratique.

C. FREINET.

(1) Voir *Clarté*, n° 73 : Les Manuels scolaires.



CHACUN SA PIERRE

VERS L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

L'imprimerie à l'école ! Ce n'est pas là une chose bien nouvelle, dira-t-on.

Le mot peut-être. Mais la méthode d'emploi de cette imprimerie, la pensée qui anime cette technique sont cependant originales.

Une imprimerie ! Mais toutes les écoles nouvelles — ou à peu près — en sont pourvues. Il en existe dans un grand nombre d'écoles allemandes et dans quelques écoles russes. A l'école du Dr Decroly en Belgique, les élèves impriment, avec une presse perfectionnée, une vraie brochure mensuelle : *Le Courrier de l'Ecole*. En France pourtant, rares sont encore les initiatives semblables. (*L'Oiseau Bleu* lui-même, de M. Cousinet, écrit par des enfants pour des enfants, est cependant édité par un imprimeur).

Mais ces imprimeries ont, à notre avis, deux défauts capitaux. Assez perfectionnées pour imprimer un Journal de l'Ecole, grand format, elles sont donc relativement très coûteuses, et ne peuvent être acquises que par des écoles privilégiées à quelque titre. On ne peut nullement en prévoir l'emploi pour les modestes écoles populaires.

De plus, on limite le but à un Journal de l'Ecole, ordinairement mensuel, écrit et composé par les élèves. De ce fait, une telle imprimerie est déjà bien précieuse ; car elle apporte nécessairement dans la vie de la classe un regain d'intérêt. Elle ne peut pourtant pas faire disparaître le dualisme de notre enseignement. L'élève est toujours en face de ces deux techniques : la lecture des textes manuscrits et la lecture des textes imprimés. Il ne sent la liaison entre l'une et l'autre qu'aux rares instants où il travaille à l'imprimerie.

Certes, l'imprimerie telle qu'on l'a employée dans ces écoles est un moyen puissant d'éducation logique et intéressante. Mais nous affirmons que c'est une technique insuffisante

et que nous avons bien plus à apprendre de l'emploi constant, en classe, de l'imprimerie.

Disposer des lettres imprimées les unes à côté des autres pour former des mots, ce n'est pas non plus une nouveauté dans l'enseignement aux débutants, prétendra-t-on.

Je sais... Mme Montessori recommande l'emploi de caractères en bois, au tracé rugueux, avec lesquels l'élève peut composer des mots, puis des phrases. Toutes les maisons d'édition vendent aujourd'hui des alphabets divers dont nous ne méconnaissons pas l'utilité, et qu'on peut d'ailleurs fabriquer soi-même à un prix modique.

Mais placer l'enfant de cinq ou six ans, qui connaît à peine 15 ou 20 lettres de l'alphabet, devant une table de composition ; lui mettre dans les mains un composeur grand modèle et lui faire composer un texte connu de tous, qu'on imprimera ensuite ; c'est là une technique non seulement nouvelle, mais autrement complète et passionnante que ce qui s'est fait jusqu'à ce jour.

Il y a encore la *pâte à polycopie* qui est bien, celle-là, d'une modicité de prix et d'une facilité d'emploi à la portée de nos écoles publiques. Elle permet de reproduire à un grand nombre d'exemplaires les devoirs d'élèves, et même leurs dessins. Quelques collègues en font un emploi intelligent qui doit leur procurer aussi de grandes joies. Mais si la *pâte à polycopie* reproduit l'écriture manuscrite, si elle rend ainsi plus vivants tous les travaux manuscrits, elle ne permet malheureusement pas un apprentissage plus graduel et plus normal des *textes imprimés*. Elle n'aide pas à rétablir dans l'enseignement cette unité dont nous avons parlé.

Pour reproduire en textes imprimés les devoirs manuscrits, quelques collègues emploient la machine à écrire.

Voilà qui serait mieux, certes : la machine transcrit en caractères imprimés ce que l'élève vient de dire, ce que la plume vient d'écrire. Mais trop peu d'élèves collaborent à ce travail et le nombre d'exemplaires dactylographiés



CHACUN SA PIERRE

L'IMPRIMERIE À L'ÉCOLE

Les résultats de l'expérience

La place m'étant très limitée en cette fin d'année, je me contenterai de faire ici un bref résumé des résultats de mon expérience d'imprimerie à l'école, afin de donner à nos lecteurs une idée du moins des immenses avantages de cette technique.

De nombreux collègues me demandent d'abord :

A partir de quel âge peut-on faire composer les élèves ? — Dès que l'enfant connaît les principales lettres de l'alphabet (caractères manuscrits et imprimés), c'est-à-dire avant six ans même, il compose très facilement. On peut, en tous cas, commencer la composition dès le cours préparatoire. Et je dirais même que c'est bien à cet âge là que l'imprimerie est le plus utile (Je me propose de faire composer l'an prochain des débutants de cinq ans et demi).

J'ai, pour l'instant, expérimenté cette technique dans un cours préparatoire et élémentaire (deuxième classe d'une école à deux classes). Il y a sûrement un emploi intéressant de la presse dans les cours moyen et supérieur, ainsi que dans les écoles à classe unique. L'année prochaine montrera, si je ne me suis point trompé dans mes déductions. J'appelle toutefois à l'œuvre les collègues que cette expérience tenterait. (Pour l'instant ce sont surtout des cours élémentaires qui travaillent avec l'imprimerie).

Les élèves ne perdent-ils pas trop de temps à cela ? — Au début, il y a certainement des tâtonnements provenant en grande partie du manque de préparation du maître. Mais les enfants acquièrent bien vite un automatisme de mouvements qui est d'une précision et d'une rapidité surprenantes. Dans ma classe, un élève moyen arrive à composer aujourd'hui deux lignes de 45 caractères en 15 à 20 minutes.

L'impression proprement dite — (avec la

presse la Lino, en attendant mieux) — est un jeu. J'imprime parfois moi-même, pour m'amuser. Mais la plupart du temps les élèves se disputent cet honneur et impriment pendant la récréation. Nous tirons chaque fois environ 90 imprimés.

Les élèves désignés travaillent absolument sans le concours du maître qui, pendant ce temps, peut mener sa classe comme il lui plaît. Il ne pourrait y avoir temps perdu que pour les élèves qui composent.

Mais il n'y a pas perte de temps ! Loin de là.

Avantages directs. — Je note seulement les résultats obtenus, me réservant d'approfondir plus tard ce compte rendu :

Agilité manuelle par le travail au compositeur ;

Fin du travail absolument indispensable. Cette bonne habitude de travail a son heureuse répercussion sur tous les autres travaux scolaires.

Exercice de la mémoire visuelle et de l'attention ;

Apprentissage sans effort de la lecture et de l'écriture des mots ;

Apprentissage mécanique, manuel pour ainsi dire, de l'orthographe ;

Bonnes habitudes de travail en commun.

Vie dans la classe. — Mais bien plus important que ces avantages particuliers est le gain de vie obtenu dans ma classe, sans effort, par le simple emploi de l'imprimerie.

Jusqu'à présent, les élèves parlaient, faisaient des rédactions, mais cela sans but important. Maintenant ils parlent et leur pensée est écrite, imprimée, expédiée par delà des centaines de kilomètres à des classes entières de camarades qui la comprennent ; ils écrivent, et leur rédaction à laquelle ils ont mis une application extraordinaire, est imprimée, et communiquée de même à leurs camarades. Ce travail : langage, rédaction, cesse d'être un travail scolaire ; c'est un travail normal, d'adulte, dont on voit immédiatement le but et l'utilité.

Aussi y a-t-il, dans nos classes, depuis l'imprimerie, un grand besoin de parler, non pas pour bavarder, mais pour dire quelque chose d'intéressant, d'utile, quelque chose qui mérite d'être dit. Et souvent, en ouvrant la porte,

... à l'écueil de la fleur...

Grand besoin aussi d'écrire, et d'écouter l'enfant en soit assez pour griffonner sa pensée. En parlant un élève me dit un soir :

— Monsieur, demain je vais au moulin avec mon père : je ferai une rédaction...

— Demain, me dit un autre, je vais à Grasse... Je regarderai bien et je l'écrirai...

Le résultat a été exactement le même à Lyon-Villeurbanne, dans la classe (école à 10 classes) de 40 élèves qui a travaillé cette année avec l'imprimerie.

Notre collègue, M. Primas, m'écrit : « Le matin quelques élèves me donnent des textes qu'ils ont faits chez eux... Je ne les oblige jamais à ce travail, me contentant de lire à tous les compositions. Cela suffit ; les camarades font le reste... »

Notre collègue insiste également sur ce fait que le travail d'imprimerie ne le dérange à peu près en rien de sa classe.

Inutile de dire tous les avantages pédagogiques de ce besoin de parler, d'écrire, de rédiger (observation, orthographe, vocabulaire, tout en bénéfice).

Intérêt. — Mais, de plus, les textes ainsi obtenus sont toujours d'un très grand intérêt pour les élèves. Car l'enfant ne trouve rien de plus beau que sa propre vie. Et je n'ai pas fait là une découverte car les manuels sont presque remplis aujourd'hui d'histoires d'enfants. Mais chez nous, c'est la propre histoire des élèves, de leur pensée, de la vie de la classe. Nous reprenons souvent le *Livre de vie* pour relire notre travail. C'est une joie passionnante. Si tous ne suivent pas, c'est que les plus habiles passent devant ; ils suivent seulement leur pensée ; ils revivent leurs bons instants passés.

Et j'insiste tout particulièrement sur l'avantage d'un intérêt aussi soutenu dans la lecture. Intérêt dont nul manuel, même parmi les mieux compris, ne peut approcher.

On comprendra dès lors que tous les devoirs ou exercices greffés sur ces sujets vraiment intéressants, sont non seulement acceptés avec joie, mais souvent demandés. Vocabulaire, grammaire, dictée, conjugaison, ont toujours été chez nous d'agréables moments. Et ce n'est pas parce que je serais, moi, un instituteur émérite (ce qui est bien discutable), mais simplement parce que, grâce à l'imprimerie, nous avons rétabli l'unité de la pensée enfantine ; nous avons supprimé l'enlèvement des devoirs scolaires. Nous apprenons seulement à l'enfant à réfléchir, à ordonner sa pensée, à l'exprimer — et — corollaire naturel — à lire la pensée des autres.

Mais n'importe quel instituteur obtiendra, nous en sommes certains, le même gain de vie dans sa classe, par l'emploi constant de l'imprimerie.

Mais, me disais-je, tu feras surtout du français... Que va devenir le calcul dans ta classe ? J'avais compté sans l'élan de vie obtenu. Les élèves eux-mêmes m'ont demandé à faire des additions, des soustractions, des multi-

... à l'écueil de la fleur...
... que je ne pouvais faire apprendre sans promesses ou punitions de toutes sortes, est appréciée par mes élèves sans que je les y oblige, seulement parce qu'ils veulent faire des problèmes et qu'ils savent nécessaire la connaissance de cette table.

La vie de la classe seule nous a valu ces heureux résultats.

Echanges entre les classes. — Enfin, il y a dans l'emploi de l'imprimerie une source nouvelle d'activité d'une importance insoupçonnée pour notre enseignement public : je veux parler de l'échange d'imprimés entre plusieurs écoles françaises ou étrangères.

Durant toute l'année, nous avons ainsi échangé nos imprimés avec la classe de Villeurbanne. J'ai trouvé à cet échange une infinité d'avantage que je résume :

— Intérêt pour une classe à suivre la vie d'une autre classe.

— Initiation à la diversité du monde par le spectacle d'une activité. (Les sujets étudiés à la ville sont bien différents des nôtres).

— D'où étude de la géographie, aidée par l'échange de plans, cartes postales ou autres documents.

— Le but de la composition est ainsi plus précis encore, parce que les imprimés sont lus non seulement dans notre classe, mais surtout dans cette classe éloignée dont on redoute le jugement.

Donc nécessité d'être : intéressant, clair, précis, propre, etc.

— Et enfin, sans manuel, les élèves arrivent ainsi à lire beaucoup. Nous avons lu cette année, grâce à nos deux livres de vie, plus de 3.000 lignes de texte ; ce qui équivaut à un bon livre de lecture de 200 pages environ. Mais je mesure ainsi la quantité, la qualité des textes et surtout du travail, reste pour moi incomparable parce que nos imprimés sont vécus et sentis, et qu'ils sont pleinement compris.

Cet échange ne coûte pour ainsi dire rien. Nos imprimés — pages quotidiennes de journal — ont été admis, du moins par tolérance, à circuler comme périodique à 0 fr. 02. Le total des frais de port ne dépasse donc guère trois francs par an.

Cette expérience a été pour moi une révélation en ce sens qu'elle ne m'a apporté que joie et agréables surprises. Mes élèves aussi n'ont pas cessé de s'y intéresser étrangement. Nul encore ne m'a demandé à ne pas composer et les tâches que nécessite l'imprimerie ont toujours été recherchées comme des faveurs. C'est ce qui me fait dire qu'il y a là sûrement un facteur d'intérêt dont l'utilisation sera bien précieuse.

Enfin, les nombreuses demandes de renseignements, les approbations et les encouragements qui me sont venus de toutes parts me prouvent que cette expérience était latente dans l'esprit de pas mal de collègues qui sont heureux aujourd'hui d'en essayer la réalité.

table de
de mat-
sans pro-
est ap-
y oblige,
des pro-
connaiss-

valu ces

in, il y a
une source
insoup-
public :
més entre
gères.
ainsi
de Vill-
une in-

tre la vie

de par le
étudiés à
es).
idée par
autres

ainsi plus
més sont
se, mais
dont on

nt, clair,

èves ar-
avons lu
de vie,
qui équi-
20 pages
antité, la
ail, reste
nos im-
ills sont

tre rien.
de jour-
tolérance,
02. Le
ne guère

ne révé-
porté que
es aussi
gement.
composer
ont tou-
rs. C'est
ment un
era bien

e rensei-
courage-
parts me
latente
quisont
réali-

tion. Au mois d'octobre prochain, six écoles au moins (françaises, belges, suisses) travailleront avec l'imprimerie. L'échange sera fort intéressant. Il le serait davantage encore si quelques collègues se joignaient à nous pour développer en tous sens cette expérience.

Le prix de la presse est modique : les dernières livraisons ont coûté 315 francs (presse absolument prête à fonctionner). Cette dépense peut être faite par la mairie ou par une coopérative scolaire, étant donné surtout l'emploi possible de la presse pour le tirage d'imprimés courants : circulaires, entêtes de lettres, etc...

Après la première dépense d'achat de la

presse, les seuls frais sont : encre, 10 fr. env. ; papier, 50 fr. env. Refonte des caractères usés en fin d'année ; 40 fr. env., soit une centaine de francs par an.

On économise ainsi au moins deux livres à 4 francs, soit 8 francs par élève et 240 francs pour une classe de trente élèves.

Je ne veux pourtant pas dire que l'emploi de la presse soit une économie, mais je puis assurer qu'elle ne modifie sensiblement pas le budget de la classe. C. FREINET.

Pour tous renseignements complémentaires, écrire à C. Freinet, Bar-sur-Loup (Alpes-Maritimes).

FRANÇAIS

(en concordance avec le programme de sciences)

COURS ÉLÉMENTAIRE

37^e SEMAINE

Centre d'intérêt : L'été.

Grammaire : La proposition.

Conjugaison : Revision des temps.

I. Observation

[Je choisis une journée de bel été. Il va de soi que le sujet d'observation change avec l'état de l'atmosphère. Ce pourra être : l'orage, même : mauvais temps !]

1. Dans la classe :

a) Bancs vides. Quelques élèves sont déjà partis à la campagne.

b) Porte-manteaux dégarnis. Costumes légers — cheveux ras — les incorrigibles de la malpropreté se débarbouillent.

c) Le poêle est éteint, nous n'allumons plus le gaz le soir.

2. De nos fenêtres : Le petit jardin en face :

a) Planches de légumes très verts. Roses, Géraniums, Lisérons.

b) Les allées ressortent nettement en noir.

c) Le baquet plein d'eau dans un coin du jardin.

d) La vigne vierge verte et touffue recouvrant la cabane des poules prisonnières.

e) Une dame savoure son café au lait à l'ombre des lilas.

3. Dans la rue :

a) Nous allons jouer à l'ombre des murs :

b) Le cantonnier arrose la rue.

c) Les passants légèrement vêtus.

II. Gauserie

[Ce qu'on a observé en dehors de l'école].

1. En allant à la maison à midi :

a) La rue où il fait chaud. On recherche l'ombre des murs.

b) Le quai ombragé où il fait un peu frais. Les passants.

c) La rue bien arrosée le matin est sèche. — Les tentes aux devantures. — La terrasse des cafés. — Volets et persiennes hermétiquement clos.

2. A la maison : Ouf ! il fait chaud. — On se met à l'aise. — Comment a-t-on réalisé la fraîcheur de l'appartement ?

3. Retour à l'école : La chaleur encore plus forte. — On est mieux en classe que dans la rue.

4. Retour à la maison le soir :

a) La rue est toute entière à l'ombre.

b) Sur le quai les gens peu pressés profitent de la fraîcheur.

c) Les pêcheurs dont certains sont dans l'eau jusqu'à mi-jambe.

d) Ceux qui vont à la baignade.

e) Volets et persiennes largement ouverts ou relevés.

III. Textes

1. Midi d'été

Tout était silencieux et frémissant comme la campagne est à midi. (Les feuillages immobiles se découpaient nettement sur le fond bleu du ciel ; les insectes qui vivent de lumière, demoiselles vertes, cantharides, volaient à leurs frênes, à leurs roseaux : les troupeaux ruminaient à l'ombre : les terres rouges de la vigne brûlaient, et les couleurs glissaient le long des talus.)

H. DE BALZAC.

(Le lys dans la vallée).

2. La moisson

Quand le soleil darde ses rayons du haut d'un ciel implacablement bleu, il arrive un moment où les moissonneurs, hommes et femmes, arrosent littéralement les gerbes de leur sueur. La lumière crue et aveuglante les éblouit, la chaleur cuit leur nuque et leurs reins. Tout autour d'eux l'air flamboie, sous leurs pieds la terre est brûlante et le monotone bruissement des sauterelles parmi les chaumes achève de les étourdir. Vers midi, ils n'en peuvent plus. Après avoir pris sommairement le déjeuner qu'on leur apporte du village ou de la ferme, tous s'étendent sur le sol cherchant à abriter leur tête à l'ombre maigre d'une haie ou d'un carré non encore moissonné, et s'endorment d'un sommeil fiévreux, interrompu par les piqures agaçantes des mouches.

A. THEURIET.

(La vie rustique).

3. A l'école

On sent que la fin de l'année (scolaire) approche : les arbres du jardin, touffus et fleuris, forment une belle ombre sur les agrès de la gymnastique. Les écoliers ont des vêtements d'été. Les chevelures qui tombaient sur

Le Temps

DIMANCHE 4 JUILLET 1926



A L'ÉCOLE DE GUTENBERG

Pendant que les spécialistes de la pédagogie dissertent sur les meilleures méthodes d'enseignement applicables à l'école moderne, un modeste instituteur de village, M. Freinet, qui répand actuellement sur les enfants d'un hameau des Alpes-Maritimes les bienfaits de la science, vient de prendre une initiative professionnelle dont les résultats semblent être fort heureux. La méthode qu'il inaugure ne saurait laisser indifférent le monde du journalisme parce qu'elle consacre officiellement la noblesse et l'éloquence de notre technique quotidienne. Ce psychologue a remarqué, en effet, qu'un enfant ressent une impression forte et durable lorsqu'il voit sa pensée imprimée. Il y a là une transposition dans un plan nouveau, une transmutation de valeur et, si l'on peut dire, une transfiguration que connaissent bien les écrivains et qui permet assurément à un maître intelligent d'exercer sur l'imagination et sur la volonté d'un enfant une action extrêmement énergique.

Cet instituteur a donc acheté une presse à main qui ne représente pas une dépense bien considérable. Il n'a plus d'autres frais à prévoir que ceux représentés par l'encre, le papier et la refonte annuelle des caractères. Il invite ses élèves à raconter et à écrire ce qui les intéresse. Puis, lorsqu'on a coordonné les meilleurs de ces récits, on leur fait les honneurs de la « composition » et de l'impression. Les pages ainsi obtenues sont lues par toute la classe, et tout spécialement par ceux qui y ont collaboré, avec une avidité extraordinaire.

Il y a là une observation très juste. L'imprimerie confère à un mot une dignité dont les enfants doivent ressentir profondément le prestige. Couler sa pensée dans du métal, c'est lui assurer

une apparence flatteuse de solidité et de pérennité. C'est un geste qui a la beauté de celui du sculpteur ou du graveur de médailles. Chaque caractère mobile est un petit socle qui supporte la statue d'une lettre. Dans le compositeur on prépare la glorification d'un mot et l'apothéose d'une phrase.

Vous confiez au prote une ligne tortueuse, capricieuse, inégale et raturée : il en fait un chef-d'œuvre d'ordre, de logique, de régularité et de clarté. Vous ne reconnaissez plus votre griffonnage. Vos mots sont entrés dans un domaine enchanté où tout est équilibre et symétrie. De belles lois mathématiques président à l'alignement de vos périodes. Des paragraphes créent une solidarité secrète entre certaines idées qu'ils soudent solidement entre elles. Le métal impose à la pensée des disciplines impitoyables, dénonce les négligences et trahit les défaillances de raisonnement ou d'inspiration.

Travailler pour l'imprimerie constitue une opération de l'intelligence très différente de celle qui consiste à noircir un cahier scolaire. On choisit ses mots avec infiniment plus de soin et de respect lorsqu'on songe qu'ils vont recevoir les honneurs de la composition, revêtir l'uniforme des régiments de Gutenberg et défilier à la parade dans un ordre impeccable sous les yeux attentifs et émerveillés de la foule des lecteurs. Pédagogiquement d'ailleurs, la méthode doit être excellente. Former ses mots en « levant la lettre » est une façon objective d'apprendre l'orthographe dont l'efficacité ne doit pas être douteuse. Fabriquer matériellement un mot en juxtaposant des caractères métalliques, c'est le fixer mécaniquement dans sa mémoire visuelle, c'est le photographier, c'est en faire le tour, c'est le posséder beaucoup plus intensément qu'en esquissant sa silhouette du bout de la plume ou de la pointe du crayon. L'imprimerie donne aux mots une vie personnelle et indépendante. C'est une épreuve excellente, non seulement pour l'orthographe, mais pour la grammaire, la syntaxe, l'analyse logique et la couleur du style. Il existe un style « métallique » comme il existait jadis un style lapidaire.

L'instituteur des Alpes-Maritimes a utilisé fort ingénieusement tous ces secrets mouvements de notre instinct. Il obtient, paraît-il, d'excellents résultats pratiques et recueille chaque année de la main de ses jeunes imprimeurs un « livre de vie » du plus haut intérêt. Etendant son action, il échange ce livre contre un travail analogue, exécuté dans les mêmes conditions par des écoliers du Rhône. Quel journaliste refuserait de saluer avec sympathie une initiative qui rend hommage à ce qu'il y a de plus mystérieux, de plus troublant et de plus fort dans la technique quotidienne dont il se sert pour saturer l'air que nous respirons de particules de sensibilité et d'intelligence ? — V.

Un Procédé Moderne d'Enseignement

L'Education par la Typographie

M. FREINET ET QUELQUES-UNS
DE SES ELEVES

Dans le Médaillon : M. FREINET,



Il faut n'avoir jamais publié de poésies, aux environs de la seizième année, dans quelque revue à l'usage des bardes départementaux, pour ignorer l'effet que produit sur un auteur à son aurore la lecture de sa pensée imprimée, de sa prose ou de ses vers magnifiés par leur transposition, de l'écriture manuscrite en caractères typographiques.

Je sais même des vieux routiers du journalisme et du roman qui prennent encore un plaisir d'enfant à cette métamorphose de leur copie, généralement informe, en un bel article aligné, lisible, pétaradant de tous ses elzéviros et de toutes ses italiques.

C'est ce sentiment qu'a fort habilement exploité, pour en faire un nouveau système d'éducation des tout-petits, M. Célestin Freinet, instituteur à Bar-sur-Loup, tout près de Grasse.

A la rentrée des classes d'octobre 1924, il a résolu de faire, des gosses dont il avait la charge morale, de petits imprimeurs, de leur apprendre à composer, avec un vrai composeur et de vrais caractères, puis à tirer eux-mêmes, à l'aide d'une presse d'un modèle très simple, les menues rédactions, les devoirs de français qu'ils venaient d'écrire, les impressions qu'ils avaient ressenties au cours d'une promenade en groupe ou d'une récente leçon de choses.

Bar-sur-Loup n'est pas au bout du monde. Nous sommes allé demander à M. Freinet lui-même des détails sur son procédé d'instruction, ainsi que sur les résultats qu'il a obtenus.

L'Instituteur de Bar-sur-Loup

Sur la grand-place, étrangement pittoresque et d'un archaïsme touchant, avec ses ormes centenaires, sa vieille fontaine, qui chante, depuis des siècles, sa même chanson si fraîche, l'école de garçons et installée au rez-de-chaussée de la Mairie.

L'école est vieille, comme tout ce qui l'entoure : ses murs s'écaillent lamentablement ; bancs et tables sont usés par des successions à travers les âges, de coudes appliqués et de grosses semelles étoilées de clous.

Vingt-cinq gosses, de cinq à dix ans, viennent de rentrer de récréation et se bousculent pour regagner leur place.

Un homme jeune — trente ans à peine — à la chevelure brune et romantique, largement rejetée en arrière, comme pour découvrir un front où bouillonne la pensée, essaie de mettre un peu d'ordre dans ce chaos scolaire et dans ces criailleries : c'est M. Freinet.

Il semble tout étonné que *L'Eclaireur* vienne le dénicher ainsi, dans son repaire d'aigle.

Il n'a rien fait d'extraordinaire... Il a simplement eu une petite idée de rien du tout et l'a appliquée comme il a pu...

Mais nous voici bientôt en confiance. Les gosses, intimidés sans doute par l'apparition d'un étranger, se sont assis et observent un silence relatif.

J'apprends de l'instituteur que Bar-sur-Loup est son premier poste ; qu'il y a été nommé il y a six ans. Il allait sortir de l'Ecole Normale de Nice, quand la guerre a éclaté. Il est parti, comme tout le monde, et a été nommé à Bar, après le grand chambardement.

L'Unité d'Enseignement

Nous en venons au sujet qui m'amène.

M. Freinet me conte comment il est arrivé à faire, des vingt-cinq petits compagnons qui lui sont confiés, des apprentis typographes :

— J'emène volontiers mes gosses en promenade, me dit-il, nous observons ensemble les gens et les choses que nous rencontrons en route ; puis, une fois rentrés à l'école, il faut cristalliser ces impressions successives sous la forme d'une rédaction. Autrefois, nous écrivions notre histoire au tableau noir. Evidemment, cela apprenait aux enfants l'écriture manuscrite, mais ne laissait dans leur petit cerveau aucune trace réellement forte et durable.

C'est alors que M. Freinet eut l'idée de faire imprimer par les enfants eux-mêmes le récit qu'ils venaient d'écrire au tableau.

— Je fus dès l'abord frappé du résultat obtenu, poursuit-il. Non seulement l'enfant apprenait ainsi — et avec une rapidité folle — à connaître ses lettres, mais encore il les apprenait en com-

posant lui-même ce qu'il lisait autrefois dans des livres classiques qui, évidemment, traitaient des sujets absolument différents de ceux auxquels l'enfant venait d'appliquer sa petite intelligence. J'avais ainsi obtenu l'unité d'enseignement.

Je demande à M. Freinet si les tout-petits ont mordu vite et facilement à la composition typographique.

— C'est à n'y pas croire ! me répond mon interlocuteur. Les plus jeunes, ceux de cinq ans, s'y mettent avec autant de facilité que leurs aînés. En très peu de temps, ils se débrouillent avec une aisance stupéfiante. Et maintenant n'allez pas vous imaginer que leurs travaux d'impression les dégoutent ou les détournent de l'enseignement ordinaire. Au contraire, ils me demandent eux-mêmes à travailler leur calcul, leur histoire.

Typographie et Fraternité

Une grosse difficulté a surgi au début de l'« entreprise » de M. Freinet : il s'agissait de trouver une machine à imprimer pratique et pas trop chère.

M. Freinet a fini par résoudre le problème. Il a déniché la « Lino », presse à main d'une extrême simplicité, accompagnée d'une « casse » à caractères, exactement semblable à celle qu'employaient les typos, avant l'invention de la linotype.

Quelques composteurs de cuivre, également très simples, et l'imprimerie scolaire est équipée. En voilà, en tout, pour 330 francs.

— Une fois cette dépense faite, poursuit M. Freinet, les frais sont à peu près nuls. Quelques francs de papier et d'encre, en cours d'année, et la refonte des caractères usés après de nombreux tirages, et c'est tout. Nous avons imprimé, cette année, environ 550 pages de 8 lignes, et notre matériel tient toujours.

M. Freinet me signale un autre avantage de ce système :

— Cela nous permet, me dit-il, de nous mettre et de nous tenir en communication avec d'autres écoles. Ainsi, nous correspondons depuis octobre dernier avec une classe de l'école de garçons de Villeurbanne, dans le Rhône. Nous nous livrons à un échange très actif d'imprimés et de livres de vie. Nous appelons ainsi le petit volume, sommairement relié, dans lequel chaque enfant classe, chaque jour, son épreuve typographique quotidienne. Cela finit par constituer le plus attrayant et le plus instructif des livres de lecture. Trois autres écoles viennent d'acheter un matériel d'imprimerie, et nous allons nous mettre en rapport avec elles. Vous ne sauriez croire combien ce mouvement d'échange de pages imprimées, de cartes postales et de lettres constitue un profit intellectuel et moral pour nos écoliers.

L'idée est nouvelle

Il me reste à demander à M. Freinet si son initiative constitue une innovation absolue.

— Oui, sur la forme que je lui ai donnée, me répond mon interlocuteur. A l'école du docteur Decroly, en Belgique, on imprime un véritable journal : *Le Courrier de l'Ecole*. Mme Montessori, une directrice d'école italienne, a imaginé des caractères de bois, au tracé rugueux, à l'aide desquels l'élève peut composer des mots, puis des phrases. Mais tout cela n'a aucun rapport avec mon procédé, qui consiste à placer l'enfant, de cinq à six ans, connaissant à peine 15 ou 20 lettres de l'alphabet, devant une table de composition, à lui mettre dans les mains un composteur grand modèle et à lui faire composer un texte connu de tous et qu'on imprimera ensuite. C'est là une technique non seulement nouvelle, mais, à mon avis, autrement complète et passionnante que ce qui s'est fait jusqu'à ce jour.

Les petits imprimeurs de M. Célestin Freinet commencent visiblement à s'impatienter. La classe redevient houleuse...

Je prends congé de cet homme d'initiative et d'audace, auquel *Le Temps* a consacré récemment une chronique élogieuse.

L'Eclaireur se devait à lui-même de faire connaître, à son tour, cet enfant des Alpes-Maritimes, qui a eu une belle idée et l'a courageusement réalisée.

G. DAVIN DE CHAMPLOS.

Extrait de : COMOEDIA 23
Adresse : 51, Rue St.-Georges | Juillet
PARIS 9 1926
Date : _____
Signé : _____

| Pédagogie en action

Des écoliers deviennent Imprimeurs

Un instituteur provençal de la région niçoise, puisqu'il est instituteur à Bar-sur-Loup, ce pittoresque village si dangereusement perché au-dessus des ravins que creuse la rivière aux gorges bien connues, vient d'avoir une initiative des plus curieuses.

Il s'est dit que le meilleur moyen d'apprendre à ses écoliers en même temps que l'orthographe et la terminologie, un métier et presque un art, ce serait de leur enseigner la typographie.

Sitôt dit et sitôt fait. Et notre excellent confrère, Davin de Champclos, qui fut naguère l'un des fidèles collaborateurs de *Comoedia*, et qui vit aujourd'hui sur la Côte d'Azur, nous donne là-dessus, dans l'*Eclaireur de Nice*, de bien intéressants détails :

« M. Célestin Freinet, conte-t-il, a donc appris à ses écoliers à composer avec un vrai composteur et de vrais caractères, puis à tirer eux-mêmes à l'aide d'une presse d'un modèle très simple, les menues rédactions, les devoirs qu'ils viennent d'écrire, les impressions qu'ils viennent de recueillir au cours d'une promenade en groupe.

« Nous avons imprimé, a-t-il dit, cette année, environ 750 pages de huit lignes. Notre matériel, qui n'a coûté que 330 francs, ne nécessite comme frais que quelques francs de papier et d'encre au cours de l'année, tient toujours. Cela nous permet de nous mettre et de nous tenir en communication avec d'autres écoles. Ainsi nous correspondons depuis octobre dernier avec une classe de l'école de garçons de Villeurbanne (Rhône). Nous nous livrons à un échange très actif d'imprimés et de *Livres de Vie*. Nous appelons ainsi le petit volume sommairement relié dans lequel chaque enfant classe chaque jour ses œuvres typographiques quotidiennes.

Nous allons correspondre, et d'ailleurs je dois reconnaître que nous n'avons fait que suivre l'initiative du docteur Decrony en Belgique, dont l'école publie un véritable journal appelé *Courrier de l'Ecole*. »

Ajoutons qu'en Italie, une directrice d'école, Mme Montessori, a imaginé des caractères de bois pour les mêmes fins. Mais c'est là un procédé plus simpliste que celui de M. Freinet qui permet à un enfant de cinq à six ans, ne connaissant qu'à peine deux tiers des lettres de l'alphabet, de composer un texte.

Il n'y a pas de doute que nombre d'instituteurs de la région parisienne voudront à la rentrée des classes s'intéresser aux idées de M. Freinet. — R.

L'Ecole de l'imprimé

Un instituteur des Alpes-Maritimes, M. Freinet, est l'auteur d'une innovation pédagogique célébrée par la presse. Il laisse à ses élèves le choix de leur composition : récit, impressions, désirs ou projets. Les meilleures « copies » sont composées, imprimées et lues par toute la classe. L'émulation est très vive, et le bénéfice de ce nouvel exercice, fort apprécié par le maître. Avec une petite presse à main, il réalise ce miracle de passionner ses élèves pour leurs « devoirs ».

A la fin de l'année, il a ainsi un « journal » à échanger contre le même travail exécuté par d'autres écoles. Ainsi va ce petit monde, et le Temps s'en réjouit avec des considérants ingénieux :

« L'imprimerie confère à un moi une dignité dont les enfants doivent ressentir profondément le prestige. Couler sa pensée dans du métal, c'est lui assurer une apparence flatteuse de solidité et de pérennité. C'est un geste qui a la beauté de celui du sculpteur ou du graveur de médailles. Chaque caractère mobile

est un petit socle qui supporte la statue d'une lettre. Dans le compositeur, on prépare la glorification d'un mot et l'apothéose d'une phrase.

» Vous confiez au prote une ligne tortueuse, capricieuse, inégale et raturée : il en fait un chef-d'œuvre d'ordre, de logique, de régularité et de clarté. Vous ne reconnaissez plus votre griffonnage. Vos mots sont entrés dans un domaine enchanté où tout est équilibre et symétrie. De belles lois mathématiques président à l'alignement de vos périodes. »

Sans compter que l'épreuve est excellente pour l'orthographe, la grammaire, la syntaxe, l'analyse logique et la couleur du style. Soit. Nous sera-t-il permis d'être moins enthousiaste que notre confrère ?

Avec sa petite presse, M. Freinet était sûr d'avoir une bonne presse. Cependant, quel sera le résultat fréquent de son procédé ? C'est de donner aux enfants la terrible passion de l'imprimé, de les introduire dans le domaine enchanté des lettres, de leur pendre au cœur l'écritoire diabolique. Il ne faut rien faire devant les enfants. Petit « imprimé » deviendra grand. Il voudra faire un roman, comme tout le monde, écrire des articles dans les journaux, ou sur les murs des professions de foi.

Toutes les personnes qui mettent une phrase sur ses pieds veulent être imprimées. Il y a plus d'hommes de lettres que de lettrés, et plus d'auteurs que de lecteurs. Quand l'école assiègera les éditeurs, le Temps regrettera les temps révo-

lus où, avant d'écrire, on apprenait à lire !

S.B.

(Républicain Orléanais
du 21 juillet 1926)

Le Maître imprudent

Nous lisons dans le « Corriere della Sera » le petit filet suivant consacré à l'initiative qu'aurait eue un instituteur des Alpes-Maritimes :

« M. F., maître élémentaire dans un village des Alpes-Maritimes, croit bien faire de publier une anthologie les meilleures compositions de ses élèves.

Il a tort. Remarquez bien que nous ne condamnons pas son anthologie au point de vue artistique ; il n'y a pas un écrivain au monde qui n'ait fréquenté une école élémentaire. Mais nous tremblons pour la tranquillité à venir et l'autorité future de ce maître. Sa classe qui se divise en deux parties : ceux qui ont été « édifiés » et ceux qui ne l'ont pas été et aucun des uns et des autres ne voudra plus être ses élèves : ceux qui ont été édifiés parce qu'il aura encore la prétention d'être leur maître tandis que, pour avoir vu leur nom imprimé au bas d'une page de prose, ils auront le sentiment d'être quelquefois ne voudront plus admettre de supérieur ; les autres parce qu'ayant ayant devant eux la porte de la gloire, il sera accusé d'obstructionisme chaque fois qu'il la fermera devant une ambition précoce et pleine d'insuffisance.

Aussi bien élus que les refusés priveront le maître de rester chez lui et de ne plus risquer son esprit obtus de pédagogue entre leur rancune et le public.

Tout cela parce que l'enseignement et l'art sont deux choses bien différentes qui vont rarement ensemble. Tant que les enfants sont restés éloignés de l'art, ils se sont contentés de l'école ; mais quand ils sauront que, fermant le syllabaire, ils auront le droit de laisser de côté la grammaire et de conquérir quand même l'immortalité, ils délaisseront les programmes, les horaires, le travail et ne cultiveront plus que la petite plante de la vanité ; et c'est vous, Monsieur F. qui l'aurez semée.

Quel remerciements !

Pour donner chaque année une cinquantaine d'écrivains, bon ou mauvais, à la France, vous aurez étouffé dans l'œuf un tas d'éléments qui seraient devenus d'excellents coiffeurs, entrepreneurs ou charcutiers.

Il est bon d'aimer les Muses, mais il ne faut pas faire en sorte que d'ici dix ou quinze ans, on ne puisse plus trouver, dans les Alpes-Maritimes, à se faire faire la barbe ou rapetisser les chaussures. Et s'il n'y a plus de charcutier, à quoi serviront les feuilles de l'anthologie. »

Nous avons reproduit, le 21 août dernier, un filet fantaisiste du Corriere della Sera, qui critiquait une innovation pédagogique d'un instituteur des Alpes-Maritimes, innovation qui a peut-être sa valeur : c'était un petit filet spirituel et, nous le répétons, fantaisiste, d'un Vautel milanais, qui a eu le tort de déplaire à l'instituteur en question ; celui-ci nous écrit pour traiter l'article en question « d'ineptie pédagogique élucubrée par un journaliste réactionnaire, vaniteux et ignorant ».

Comme le Petit Nigois a toujours eu à cœur de défendre l'Ecole et ses maîtres, nous insérons la protestation — au fond — de M. Freinet, instituteur public à Bar-sur-Loup, que nous n'avions pas nommé et qui se nomme lui-même.

Nous ne prenons pas à notre compte les injures qu'il adresse à notre confrère milanais, dont nous savons au moins qu'il n'est ni réactionnaire, ni vaniteux, ni ignorant.

« Je ne m'attarderai pas à réfuter une ineptie pédagogique élucubrée par un journaliste réactionnaire, vaniteux et ignorant.

« Je n'ai jamais eu la prétention de faire de mes élèves des écrivains, ni même de futurs imprimeurs. Au lieu de les contraindre à lire sur des livres écrits par des adultes des histoires ou des pensées qu'ils ne comprennent jamais parfaitement, je les invite simplement à imprimer leurs propres pensées, à raconter et à fixer ce qu'ils voient autour d'eux, y compris le travail des coiffeurs, des entrepreneurs et des charcutiers. Ce faisant, je ne prépare pas des citoyens dociles pour un quelconque régime d'exploitation fasciste. Je voudrais surtout contribuer à développer davantage le bon sens des fils de travailleurs. J'espère que, devenus grands, mes élèves se rappelleront ce que sont les feuilles imprimées : de vulgaires pensées humaines, hélas ! bien sujettes à erreur. Et, de même qu'ils critiquent, aujourd'hui, leurs modestes imprimés, je souhaite qu'ils sachent lire et critiquer, plus tard, les journaux qu'on leur offrira.

« Je n'aurais pas relevé cette négligence du Petit Nigois, si ce journal ne s'était pas attaché, depuis longtemps, à défendre l'Ecole et ses maîtres. Car l'opinion d'un journaliste retardataire m'importe bien moins que l'appréciation de mes collègues qui, attelés à cette même tâche d'éducation populaire, savent juger les résultats pratiques de mon expérience.

« C. FREINET,
« Instituteur public
à Bar-sur-Loup. »

30/8/26
Petit Nigois